

<http://culture.france2.fr/scene/critiques/ca---jan-ritsema-amour-virtuel---66012947.html>

Ca - Jan Ritsema: amour virtuel

Par Jean-Claude RONGERAS

Au lieu d'accueillir l'amour, un homme cherche avec abnégation le secret de sa vie
Adaptation de *la Bête dans la jungle*
de **Henry James**

par Ger Thijs, Marjon Brandsma et Jan Ritsema

Théâtre de la Cité internationale

Avec Nathalie Richard et Gérard Watkins

Un homme et une femme se rencontrent dans une somptueuse propriété britannique et sont sûrs de s'être déjà vus en Italie, plusieurs années auparavant.

Attirés l'un vers l'autre, ils se retrouvent à Londres et, rapidement, John Marcher confie à May Bartram qu'il se sent guetté par une bête terrible. Sa confidente ne résiste pas au plaisir de partager son secret et va l'accompagner durant de longues années à percer le mystère.

Cette pièce, écrite par l'auteur britannique en 1903, a laissé le champ à de nombreuses interprétations, certains y voyant le décalque de sa vie, de la relation inaboutie qu'il entretint avec Constance Woolson. Où l'étrangeté de certaines de ses phrases - quand John parle de "choses horribles que je ne peux nommer"- que certains expliquent par une sensibilité homosexuelle. D'autres voix parlent de narcissisme négatif, de nullité du désir.

Le personnage de John Marcher se perd dans un trop grand intellectualisme, il sent voué au malheur et la recherche de ce qu'il pense être un secret est la marche inexorable vers la chute. Il ne répond pas à l'appel de la jeune femme.

L'incompréhension entre les deux sexes est-il la clé de cet opus? H. James ne nous le dira pas mais en tout cas, Jan Ritsema, le metteur en scène a su rendre toute la beauté et la somptuosité du texte grâce à une savante trouvaille. Il a construit les échanges entre les personnages sur des strates différentes. Les acteurs sont d'abord John et May, puis Nathalie Richard et Gérard Watkins se regardent jouer et, enfin, les deux premiers niveaux se mélangent.

Cette stratégie a pour résultat une polyphonie de regards et d'échanges. L'histoire est enrichie par l'impression de voir la pensée des protagonistes en action; la confusion crée quant au statut de celui qui parle ou à qui on parle, devient source de précision: la substantifique moelle de la relation entre les deux chers amis devient palpable.

Les deux protagonistes sont à coeurs découverts. L'intensité de leur relation transparait dans la ferveur calme de leurs discussions. Un amour indicible vibre sur les lèvres alors que les

propos ne sont qu'échanges à la politesse parfaite, discours sur l'avancée de leurs relations, décortications des situations vécues.

Le placement des acteurs est également réglé comme du papier à musique, la femme à gauche, l'homme sur la droite, souvent appuyé au mur, une main toujours en action, devant lui, pour appuyer ses dires. Ils n'approchent jamais l'un de l'autre.

Une grande noblesse descend sur le plateau. May sourit comme si elle allait embrasser John mais rien ne se produit, ce dernier, prince de l'intériorité, explique les causes de tel ou tel évènement vécu y cherchant un signe de ce qu'il attend. L'heure du cruel destin se rapproche à pas de loup.

Les performances de Nathalie Richard, assumant parfaite sérénité et voile de nostalgie, et de Gérard Watkins, noyant son choix de vie solitaire sous un verbe foisonnant et charmeur, sont remarquables.

[Le Théâtre de la Cité internationale](#)